

# L'organisation du travail

Joseph Déjacque

1860

La Civilisation et, avant elle, la Barbarie, le [Patriarchat], la Sauvagerie ont toujours considéré le travail comme une peine. L'idée ancienne et moderne en a fait un châtiment ; les prêtres, les oracles de l'autel et du temple, au nom du Dieu-tonnant et de la redoutable Eglise ; les mâles, les pères, les guerriers, les législateurs, tous les chefs de couple, de famille, de horde, de nation, les vagabonds comme les sédentaires, au nom de la société dont ils étaient le souverain, c'est-à-dire le membre le plus fort, le plus redouté.

Au berceau de l'Humanité, lorsque le sein de la Terre commença à se tarir et que l'Homme fut chassé par la disette et la faim de la communauté primitive ; au sortir de cet éden anarchique qui avait accueilli d'abord avec des caresses ses premiers mouvements, et où ensuite les fruits ne tombaient plus tout mûrs de la branche de l'arbre dans sa main, comme le lait maternel dans la bouche de l'enfant ; à ce douloureux moment de précoce sevrage et alors que l'intelligence humaine vagissait encore dans sa grossière enveloppe et tâtonnait sa destinée dans l'aveuglement de l'ignorance, on conçoit que la première organisation du travail, réaction de l'idée de conservation individuelle sur l'idée de communion fraternelle, ait été fatalement un organisation autoritaire, l'esclavage du plus faible ou du moins développé au profit du plus fort ou du plus exercé. Comme l'homme avait enchaîné les animaux, l'homme enchaîna l'homme ; il se fit un bétail de têtes humaines comme il s'était fait de têtes à cornes ou à [grouin] et de bêtes de somme un troupeau domestique. Son entendement inexpérimenté et dominé par les colères de la nature, qui lui donnait le périlleux spectacle des éléments en lutte, se déchirant et s'écrasant l'un l'autre ; son entendement ainsi privé des matériaux, des connaissances que nous possédons aujourd'hui, ne put comprendre que les enseignements de la force brutale ; il singea dans son espèce et d'homme à homme la violence qu'il voyait pratiquer entre espèces différentes, de loup à brebis, par exemple, et de brebis à brin d'herbe.

Cette tâche originelle, l'organisation du travail l'a conservée jusqu'à nos jours. Actuellement encore, le travail c'est l'esclavage organisé.

Cependant l'Idée marche ; elle ne tourne plus ses regards en arrière, vers un âge anté-industriel, qui pouvait bien être le délicieux éden de l'Humanité en enfance, mais qui ne serait plus aujourd'hui qu'un séjour de douleurs pour l'Humanité faite Homme. L'éden anarchique vers lequel nous marchons est devant nous désormais et non plus derrière ; il n'est pas peuplé d'abrutissants farnientes, mais de séduisantes activités. A l'horreur du travail a succédé la pensée du travail attrayant. Oui ! l'idée contemporaine, négation de l'idée ancienne et moderne, non-seulement n'envisage plus le travail comme une peine ou un châtiment, mais encore elle affirme qu'il est un plaisir et qu'il n'y a de plaisir que par lui. Droit au travail ! disent les prolétaires des temps présente ; et ils se battent pour produire, — à la condition toutefois que ce travail ne soit pas le travail forcé mais le travail libre, et que la libre répartition des produits remplace l'arbitraire spéculation de l'exploiteur. Travailler selon la formule d'autrefois, c'était souffrir ; travailler, selon la formule d'aujourd'hui, c'est jouir : le monde ancien est renversé ! Le jour où le doigt de l'idée, flamboyant au festin de brutes de la société bourgeoise, a tracé en caractères d'imprimerie et sous les yeux des civilisés cette inscription paradoxale : le travail attrayant ! ce jour-là la révolution du travail a été décrétée en principe ; elle est contenue dans ce germe comme le chêne est contenu dans le gland : le principe posé produira ses conséquences.

Si Fourier, ce grand homme, n'avait eu tant de petitesesses ; s'il n'avait tant voulu caresser la chèvre et le chou, l'exploité et l'exploiteur, l'Autorité et la Liberté ; s'il n'avait voulu marier Dieu avec le Diable, le riche avec le pauvre, le loup avec l'agneau ; s'il avait compris que le bien ne se fusionne pas avec le mal, que la vérité ne se fond pas avec l'erreur, qu'il y a incompatibilité et subversibilité entre eux ; si plutôt que de spéculer presque exclusivement sur les vices des riches, sur leurs mauvais penchants, sur leurs déviations des voies de la nature, et de bâtir dans son phalanstère des trônes à tous ces petits potentats, il s'était un peu plus préoccupé de la masse du peuple, de sa force passionnelle, de ses propriétés ou de ses vertus mentales, de ses velléités d'intelligence, de ses instincts révolutionnaires ; s'il avait été plus fraternel, plus égalitaire, plus libertaire, et que, au lieu de couronner des rois dans tous ses groupes et dans toutes ses séries, il les eût décapités par le raisonnement, cette décapitation, loin d'empêcher l'harmonie, eût été, au contraire, le seul moyen de la faire naître et se développer, en supprimant tous les discords. Mais non, possesseur d'une grande idée, il a eu recours aux petits moyens pour la faire accepter du vulgaire. Il n'y a pas de sortes de cajoleries niaisées, d'avances ridicules qu'il n'ait faites aux capitalistes sans cœur, aux artistes et aux poètes sans cervelle, à tous les improductifs talents des professions dites libérales. Les riches et leurs valets les débauchés des arts et des lettres, les talents équivoques, tous les

satisfaits du banquet civilisationnel ne se sont pas laissé prendre à la glu du novateur ; et les pauvres, tous ceux qui produisent et ne consomment pas, les déshérités des jouissances de ce monde, les bohémiens du travail, les hors la loi, les prolétaires réduits à courber le front devant l'omnipotence de mille et un monarques, à tendre la main, comme des mendiants, pour recevoir de l'oisif ou besogneux patron un avilissant salaire, les pauvres enfin, pavés vivants, que foulent et broient le talon des honneurs et la roue de la fortune, n'ayant vu, dans cette mise en scène hiérarchique, dans cette intrigue capital-travail-talent, rien qu'un changement d'esclavage, ont laissé retomber leurs têtes sur leurs poitrines en attendant un appel plus direct la Révolution.

48 est venu. On a parlé d'économie sociale, d'association. Le Prolétariat s'est ému ; il avait certainement le désir de s'affranchir, mais il n'en avait pas la science ; et les associations ouvrières, qui se produisirent à cette époque, ne furent qu'un décalque des associations bourgeoises, des sociétés boutiquières ou industrielles des patrons : elles agitèrent les travailleurs, elles ne révolutionnèrent pas le Travail.

Considérés séparément, Proudhon et Fourier ont tort ; l'organisation du travail qu'ils ont chacun traduite au jour est l'erreur. Ensembles, et en élaguant de leurs deux conceptions toutes les réminiscences du passé, en taillant, rognant beaucoup d'un côté, plus encore de l'autre, et en ajoutant quelque peu, c'est-à-dire en greffant le tout d'une idée homogène et régénératrice, il serait possible alors de faire de ces systèmes encore sauvages une organisation du travail plus dans la destinée de l'homme, de changer l'horrible amertume du fruit vierge en la douce saveur du fruit cultivé.

Le système de Proudhon tend à supprimer toute autorité, toute suprématie artificielle, à niveler tous les travailleurs, égaux mais divers, sous le rayonnement de la libre et féconde anarchie. Chacun est son législateur et son Dieu ; il échange avec qui lui plaît et de la manière dont il lui plaît ses produits, agriculture, industrie, arts, sciences, amour, amitié, philosophie, enfin tout ce qui sort de son cœur, de son cerveau, de sa main. C'est là la tendance, ai-je dit, et elle est bonne assurément. Mais la tendance ne suffit pas ; il faut que tous les détails convergent vers le but, que la lettre soit le corollaire de l'esprit. Et les détails décrivent bien des courbes en sens inverses, et la lettre est bien souvent en contradiction avec la pensée élémentaire, si bien que, en réalité, c'est plutôt la restauration que la destruction du vieil ordre de choses. Les révolutions de la Société sont des conservations de la Société, mais non pas des conservations de la Civilisation qu'elles ont mission d'anéantir sous peine de n'être pas des révolutions. Proudhon est autant un conservateur, dans la mauvaise acception du mot, qu'un révolutionnaire dans la bonne.

Le système de Fourier tend à supprimer les entraves à la production, à élever les travailleurs au plus haut degré de richesse, à les initier à de nouvelles et innombrables jouissances, à fonder l'ère du plaisir productif, du travail attrayant, à abolir la petite et humanicide famille et à faire de l'Humanité entière une seule et humanitaire famille. Mais ce n'est là aussi qu'une tendance. A côté de l'esprit vivifiant est la lettre qui tue ; chez Fourier comme chez Proudhon, l'idée réactionnaire coudoie l'idée révolutionnaire ; le vieil homme est encore de moitié dans l'homme nouveau. Saint-Simon, l'initiateur, avait envisagé la loi de l'Attraction humaine au point de vue d'un grand seigneur ; s'il en avait eu formulé la théorie, il en aurait volontiers fait une monarchie de droit divin, une théocratie universelle. Fourier, l'initié, a aperçu la chose en bourgeois, et il en a fait une monarchie constitutionnelle, une oligarchie voltairienne. Tous deux n'ont abordé cette grande découverte qu'avec leurs préjugés autoritaires, en grand seigneur et en bourgeois, comme je l'ai dit, et non en prolétaire, aussi ne l'ont-ils pas comprise, Fourier annonce l'Harmonie ; il tonne bien haut contre la Civilisation ; il semble même qu'il cueille la pulvériser ; cependant il la révolutionne, c'est-à-dire il la CONSERVE ; mais, hélas ! Il ne RÉVOLUTIONNE pas la société. Pris à la lettre, le phalanstère c'est toujours la féodalité bourgeoise, le gouvernement du grand nombre par le petit, l'exploitation de l'homme par l'homme, la Civilisation, toute la Civilisation, et rien que la Civilisation.

A l'heure qu'il est, le Capital agonise et rien ne saurait le sauver ; il ne peut plus être autre chose que rien. Le Travail veut être tout, et il le sera. Le Travail, c'est l'homme ; qui travaille vit, qui paresse meurt. Au travail tous les droits, et à lui seul tous les droits. — Mais que nous veut ce troisième terme de la trinité phalanstérienne, cet intrus de la fin comme le Capital est l'intrus du commencement, le Talent ? s'il est le Travail, pourquoi ce masque ? et s'il n'est pas le travail, qu'est-il donc ? un larron ? Est-ce que l'artiste ou ouvrier, le peintre, le statuaire, qui fait un tableau, une statue ne travaille pas ? peut-il faire preuve de talent sans travail ? — Est-ce que l'ouvrier ou artiste, le menuisier, le serrurier qui fait une porte ou la ferre n'a pas du talent ? peut-il travailler

sans faire preuve de talent ? — Que signifie donc cette distinction arbitraire entre talent et travail ? Je ne sais ; à moins que par Talent on entende, comme en Civilisation, le travail d'exploiter sans produire, et par Travail, le talent de produire en exploité. Plus d'exploitation ! plus de bouches parasites ! plus de bras stériles ! Tout talent qui ne produit pas est indigne de vivre : Place au Travail !

Cependant l'on se tromperait fort si l'on croyait que dans la société telle qu'elle est organisée, il suffit de faire disparaître le patron pour que l'ouvrier retirât de son travail une bien plus grande somme de bien-être. En se bornant à cette suppression on n'aboutirait qu'à une amélioration insignifiante. Les bénéfices dont jouit le patron, gros total pour un seul, équivaldraient à bien peu de chose, fractionnés entre tous, et ne changeraient guère la position de l'ouvrier sous le rapport matériel ; ce serait toujours la misère physique. — Que demain l'esclave noir s'affranchisse du planteur, sera-t-il libre ? Hélas ! non ; il retombera, comme prolétaire, sous un nouveau fouet et un nouveau maître ; il aura changé ses chaînes pour d'autres un peu moins lourdes, voilà tout. Il en serait de même pour l'esclave blanc s'il s'affranchissait du Patron sans socialiser le travail ; il n'aurait fait qu'allonger un peu sa chaîne. — L'amélioration serait plus sensible sous le rapport moral : l'ouvrier ne serait pas encore libre, mais il serait son maître ; son amour social ne serait pas satisfait, mais sa haine le serait. Le trône de l'exploitation bourgeoise ainsi brûlé, resterait toujours la chose publique du travail à organiser, la Révolution du Travail à accomplir. Les trônes brûlés se restaurent quand on ne démolit de la royauté que les emblèmes, et pas les institutions.

Prolétariat, c'est là, à l'organisation du travail, que t'attend le monstre-réaction, pour te dévorer encore, et sans cesse, si tu ne sais pas déchiffrer l'énigme.

Bibliothèque Anarchiste  
Anti-copyright



Joseph Déjacque  
L'organisation du travail  
1860

Consulté le 31 décembre 2016 de [fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)

**[fr.theanarchistlibrary.org](http://fr.theanarchistlibrary.org)**